

André LUCRECE, Souffrance et jouissance aux Antilles

Joëlle Kabile



Édition électronique

URL : <http://plc.revues.org/410>

ISSN : 2117-5209

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 198-205

ISSN : 1279-8657

Référence électronique

Joëlle Kabile, « André LUCRECE, *Souffrance et jouissance aux Antilles* », *Pouvoirs dans la Caraïbe* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 04 mars 2011, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://plc.revues.org/410>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.

© Pouvoirs dans la Caraïbe

André LUCRECE, Souffrance et jouissance aux Antilles

Joëlle Kabile

RÉFÉRENCE

André LUCRECE, *Souffrance et jouissance aux Antilles*. Gondwana (Paroles d'isi-a), 2000.

- 1 Les sociétés antillaises attirent régulièrement l'intérêt de chercheurs, sociologues ou d'historiens, toujours en quête de théories explicatives justifiant les troubles et les traumas de populations dont l'histoire est endeillée de violences et de souffrances.
- 2 Généralement placées dans une perspective historique assez juste mais somme toute plutôt limitée, ces analyses démontrent souvent, s'il en était encore besoin, que le vécu esclavagiste imprègne à la fois la société dans sa globalité, c'est à dire en tant qu'entité se définissant selon une identité collective encore mal appréhendée, mais également les individus réagissant eux-mêmes en fonction d'une identité intrinsèque tout aussi mal définie.
- 3 L'essai récent (novembre 2000) d'André Lucrèce intitulé *Souffrance et jouissance aux Antilles* apporte aujourd'hui un éclairage nouveau à ces perspectives rebattues et sans originalité.
- 4 Au prix d'une simplification efficace quoiqu'un peu abusive, la réflexion de l'auteur peut être délimitée en trois axes, très étroitement liés :
 - Le désordre des sociétés antillaises, matérialisé par le phénomène relativement récent et alarmant de " l'errance ".
 - Le rapport entre la violence/les violences qui traversent ces espaces sociaux privés de *social control*, et la modernité.
 - Puis une réflexion autour de cette même modernité et de son influence sur l'identité antillaise.

- 5 Si cet essai présente la particularité de ne pas être divisés en parties, mais en paragraphes similaires aux chapitres classiques, l'analyse sociologique qu'il développe ne souffre guère de l'approche littéraire choisie par l'auteur¹.
- 6 Cette analyse dégage tout d'abord un premier point : les sociétés antillaises (Guadeloupéenne et martiniquaise) sont " dominées par le désordre " ².

Le désordre des sociétés antillaises

- 7 Le désordre, défini comme " une répartition et une circulation aléatoire d'objets qui échappent à la maîtrise humaine " (p. 21), est la conséquence de l'énerverment des populations qui perçoivent confusément le dérèglement des dynamiques sociales et ne savent comment y faire face.
- 8 Ce dérèglement est dû à la modernisation accélérée de ces sociétés, c'est à dire l'apprentissage très rapide de la modernité et son modèle de culture technicienne et rationnelle. Cette modernité est confrontée au substrat traditionnel toujours présent et génère dans les esprits et dans les modes de vie des contradictions qu'il semble parfois impossible de gérer.
- 9 Le processus sociologique des sociétés antillaises se trouve donc caractérisé par un sentiment de dégradation et d'auto-dévalorisation en relation avec ces fissures sociales (désocialisation, violence, sentiment d'insécurité) typiquement occidentales. L'instabilité et les conduites de crises sont constamment présentes, régulièrement illustrées à l'occasion de conflits sociaux, de manifestations culturelles (Carnaval), de discussions institutionnelles.
- 10 Dans ce cadre insulaire où les tensions engendrées sont amplifiées et ne peuvent plus être absorbées par la société traditionnelle (c'est là le tribut de la modernité), s'inscrit une quête de jouissance ardue et intense. L'essor spectaculaire des jeux de hasard et le consumérisme illustrent ce qui semble bien constituer une logique de plaisir moralement et matériellement dévastatrice.
- 11 " La misère moderne " (p. 53) ainsi conçue prend littéralement forme humaine à travers la figure de l'errant.
- 12 " *Les errants sont ces hommes qui touchés par la déshérence déambulent dans les rues, à proximité des marchés, sur les parkings des supermarchés, cherchant à rendre service, mendiant afin de se nourrir ou de se procurer leur dose de crack ou de cannabis* " (p. 11).
- 13 Selon Lucrèce, ce nouveau personnage social, qui repousse et effraie les autres acteurs sociaux, peut être entendu comme l'exact inverse de la figure libre, rusée, et surtout digne du " marron " de la période esclavagiste.
- 14 Sur ce point l'auteur opère là un rapprochement, si tant est que l'on peut rapprocher de tels extrêmes, tout à fait original. Le marron est en effet un mythe historique fondateur de l'identité antillaise. Son aspiration à la liberté, cette volonté de braver tout un système et de vouloir à tout prix s'intégrer dans un univers moins défavorable que celui de la plantation, soit l'univers de la ville le plus souvent, tous ces éléments font qu'en effet, l'errance n'est que le pendant dégradé et pathétique du marronage.
- 15 L'errant se trouve être privé de liens sociaux, ou jouet de liens pervers, (une *déliasion*, dit André Lucrèce), évoluant dans la ville ou marchant sur les routes – de béton, de la vie... – en dehors du réseau qui favorise la socialité de partage (" *la commensalité* " p. 58).

L'occupation permanente de l'espace urbain, la déambulation sans fin, sans nourriture malmène le corps et l'esprit de ces êtres qui commettent ainsi une véritable agression contre eux-mêmes.

- 16 En ce sens, il est juste – et passablement audacieux – de rapprocher ces personnages d'une autre importante figure religieuse, d'où l'appellation poétique de “ *Christs noirs* ” (p. 69). La présence de ces Christs Noirs est perçue soit comme une malédiction, un fléau moderne par certains, soit comme une bénédiction rappelant la pauvreté de la relation humaine devenue superficielle et appelant la générosité des autres.
- 17 Dans sa thématique de souffrance et de jouissance (notamment dans l'usage de drogues, la quête de la mort qui paradoxalement donne encore l'impression de vivre), l'errant tranche donc profondément avec le Marron qui n'est qu'énergie, violence et liberté. Mais son existence stigmatise le désordre moderne des sociétés antillaises déstabilisées et, il faut bien le dire, égarées.
- 18 Ce désordre apparaît également dans le rapport à la violence, à la jeunesse, et curieusement à l'objet.

Violences et modernité³

- 19 La modernité, dans sa logique de production, impose au regard des individus un choix illimité d'objets matériels attractifs. La consommation mobilise une grande part de l'énergie humaine car elle correspond à la satisfaction d'un désir de possession matérielle, “ un désir d'objets ” (p. 83). La satisfaction de ce désir est essentielle dans les sociétés antillaises car elle participe de cette recherche de la jouissance, qui pousse l'individu moderne à emplir son espace privé jusqu'au gavage, pour utiliser un terme médical peu agréable mais tout à fait approprié⁴.
- 20 Pour autant ce rapport d'attraction excessif vers la possession matérielle ne procure pas forcément de jouissance, et peut être au contraire la source de souffrances véritables parce qu'il est frustré (cas de l'errant), ou simplement parce qu'il cherche à combler d'autres lacunes (affectives, identitaires) qui ne peuvent l'être par la simple acquisition de matériaux de plaisirs. L'énerverment des sociétés vient également de cette faille, qui, quoique l'auteur n'en dise rien, est véritablement un monstre mangeur d'individus⁵, avant d'être celui d'une société.
- 21 L'utilisation de toxiques (alcool, drogues, anti-dépresseurs) ne peut rien contre ce mécanisme qui d'une façon ou d'une autre conduit au désastre soit matériel soit moral des personnes écrasées sous le poids des responsabilités.
- 22 Une fois posé ce contexte, l'approche de la violence, vu sous l'angle de la délinquance et de la nouvelle criminalité est nettement plus évidente.
- 23 La violence juvénile peut être cristallisée autour de la frustration causée par l'incapacité de posséder. Les circonstances de chômage, de désagrégation du lien social, ou de la ruine morale – autant de conséquences d'une assimilation, si l'on peut dire, beaucoup trop rapide de la modernité – favorisent l'expression violente d'autant que l'école ne peut plus remplir son rôle d'institution unique dépositaire et dispensatrice du savoir.
- 24 Ce point soulevé par l'auteur est particulièrement intéressant : il développe ici l'idée selon laquelle l'institution, qui n'est plus la seule source de savoir (en raison de l'explosion des médias et moyens de communication modernes), ne présente pas de projet

collectif, stratégique pouvant satisfaire le public qui la fréquente. Il arrive donc parfois que la violence soit exercée contre l'école elle-même, confusément perçue comme décevante et ne pouvant plus être appréhendée comme le modèle, voire le refuge qu'elle a pu constituer autrefois.

- 25 Le désordre qui *régit* la société⁶ affecte donc particulièrement la population jeune qui déçue ne parvient pas à réaliser le cheminement vers l'élaboration d'un projet collectif, seul apte à la sortir de ce marasme (elle et la société toute entière à long terme...).
- 26 En fait, d'une certaine façon, l'élaboration du projet social exclut forcément, à un moment ou à un autre, la quête de la jouissance instantanée qui traverse toute la société (y compris voire peut-être plus encore la jeunesse). Le choix est donc singulièrement difficile, car il ne s'agit pas de différer la jouissance ! Il s'agit d'éviter la souffrance, mais assez logiquement la violence en crée plus que de supportable.
- 27 Peut-on alors déduire que ce que l'auteur nomme "insupportabilité" (p. 125) est une forme de violence ? Sans doute, bien qu'il s'en abstienne. L'insupportabilité peut être définie comme la difficulté à supporter les autres. Il s'agit d'une rupture très grave du lien social conduisant à des comportements d'exaspérations, des conflits rendus extrêmement pénibles par l'opposition systématique ou alors l'indifférence, cette autre forme de rupture du lien social, si caractéristique des sociétés modernes.
- 28 Ce fonctionnement social est vite illustré : les attitudes agressives des automobilistes sur les routes, les conflits dus aux proximités patrimoniales (les problèmes de "terrains" pour utiliser l'expression usuelle d'ailleurs reprise par l'auteur.) etc.
- 29 L'insupportabilité comme les fantasmes matériels, comme la frustration, la colère, imprègne donc les relations humaines, les acteurs sociaux se sentant impuissants, et incapables de comprendre les mutations de leur société. La question de l'identité prend donc un relief tout à fait unique dans ce contexte pessimiste.

L'étroitesse du lien entre modernité et identité

- 30 Il n'est pas faux de souligner que le débat sur l'identité antillaise est un débat complexe et parfois presque vain tant il a été abordé, commenté, doctrinalisé.
- 31 Placer l'identité sous le signe de l'histoire n'est ni original ni spécialement *moderne* mais André Lucrèce admet cette dialectique en ayant très tôt⁷ posé comme préalable que l'échec des sociétés antillaises ne peut être indéfiniment excusé par l'esclavage, cette grande blessure originelle. Cependant, le paramètre historique ne peut, et ne doit pas être écarté dans la compréhension de la construction identitaire des antillais.
- 32 Ainsi, est-il démontré dans le paragraphe, au demeurant très riche d'enseignements, intitulé "identités et parures dans les sociétés antillaises" que le sujet moderne acquiert une expérience narcissique basée sur le vécu – inconsciemment et collectivement transmis – de l'esclave qui utilisait tous les moyens mis à sa disposition y compris la parure (vêtements, bijoux) pour valoriser – échapper à ? – sa condition.
- 33 Le vêtement est un élément matériel participant à une quête de reconnaissance qui existe encore aujourd'hui. On peut mettre cet élément en relation avec le désir d'objets déjà exacerbé par cette intransigeante modernité. Il participe lui aussi de ce souhait de valorisation et de représentation hérité des ancêtres.

- 34 Le besoin de reconnaissance, plus exactement l'absence de reconnaissance, est la principale faille identitaire de la société antillaise. Le sentiment d'échec se fait donc plus cruel quand l'examen du problème identitaire laisse apparaître la faillite des démarches de création économique⁸. Ces faillites sont vécues par toute la société et par chaque individu comme une source de dévalorisation contribuant à accentuer le phénomène de non-reconnaissance de la société antillaise.
- 35 Cette non-reconnaissance apparaît politiquement mais aussi presque racialement. Le sociologue développe ici la question des relations entre le groupe béké, descendants des anciens propriétaires d'esclaves et les autres composantes de la société martiniquaise et guadeloupéenne, singulièrement celles descendantes d'esclaves. La question de "l'échange de femmes" (selon la théorie de Lévi-Strauss) s'avérant singulièrement problématique dans la logique peu favorable au métissage *par les femmes*.
- 36 Cette situation contribue au maintien de ce climat d'énervement accentué par les malentendus, l'incommunication, et l'incivilité qui rejaillissent dans "l'échange de paroles" entre ces groupes mais également entre la majorité des acteurs sociaux qui tentent tous de résoudre, plus ou moins individuellement, le problème de la non-reconnaissance.
- 37 Cette non-reconnaissance demeure donc pour quasiment toutes les strates de la société antillaise une source de souffrance.
- 38 Toutefois, en guise de conclusion, ces difficultés n'effacent pas finalement la force de vie ("le vouloir-vivre") qui réapparaît constamment, notamment dans le rapport à la mort des sociétés antillaises, et qui se traduit par la recherche de la jouissance plus ou moins efficace, plus ou moins profonde.
- 39 La solution miracle n'existe pas et d'ailleurs le sociologue ne peut la proposer.
- 40 Le dialogue, la négociation, "la distance de soi, y compris du soi collectif" sont les attitudes prônées.
- 41 Peut-on conclure alors qu'il s'agit "par mille ruses, mille intelligences [...] de libérer cette ingéniosité par laquelle l'homme enrichit son histoire" (p. 212) ?
- 42 Très certainement. Histoire et Modernité sont si étroitement liés...

NOTES

1. Celui-ci, également romancier, souligne d'ailleurs que la réflexion sociologique n'exclut nullement le rapport à l'art et notamment au romanesque. Et d'évoquer Bataille, Leiris, Caillois, ces "observateurs-rêveurs"... p. 212.

2. L'expression apparaît pour la première fois à la page 19 et est reprise un nombre incalculable de fois. L'idée est donc d'importance.

3. Voir sur le thème de la modernité, cher à André Lucrèce, son ouvrage : *Société et modernité*, Editions de l'autre-mer, 1994.

4. L'exemple classique est l'individu surendetté mais néanmoins propriétaire d'une grande maison, d'un bateau, d'un véhicule dit 4 x 4 etc.

5. Pour paraphraser son expression “ la mondialisation, ce monstre mangeur de peuples...” p. 15.
 6. Cette terminologie n’a de paradoxale que l’apparence.
 7. . Dès le liminaire de l’ouvrage, cette précision est apportée : “ nous ne pourrions éternellement nous cacher sous les châles de l’histoire ”. prévient-il dès la page 15.
 8. Ici les exemples étudiés, dans le paragraphe “ identité/identification : l’échange de biens ” sont ceux d’Air Martinique, et la Semair, p. 161 et s.
-

AUTEURS

JOËLLE KABILE

Allocataire de recherche

Allocataire moniteur